

UNIVERSITÉ DE LIÈGE

OUVERTURE SOLENNELLE DES COURS

LE 4 OCTOBRE 1952

DISCOURS DE M. LE RECTEUR F. CAMPUS
LA VOIE ÉTOILÉE

RAPPORT SUR LA SITUATION DE L'UNIVERSITÉ
PENDANT L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1951-1952



1953

IMPRIMERIE GEORGE MICHIELS, S. A.
LIÈGE

OUVERTURE SOLENNELLE DES COURS
LE 4 OCTOBRE 1952

La voie étoilée

EXCELLENCES, MONSIEUR LE MINISTRE
MESDAMES, MESSIEURS,

Comme l'an passé, j'userai du privilège qui m'est accordé de m'adresser à la jeunesse estudiantine de cette Université. Mon dessein n'a pas changé. C'est celui d'aider les étudiants à résoudre eux-mêmes leurs problèmes, non de leur proposer des solutions, encore moins d'en imposer. Même si nous sommes parfois surpris par ses effets, nous comprenons tous l'inquiétude actuelle de la jeunesse. Les plus sages d'entre nous en sont-ils exempts? Croyons-nous sincèrement pouvoir nous appliquer la pensée de Marc-Aurèle : « Ne t'inquiète pas sur l'avenir. Tu t'en tireras, s'il le faut, avec le secours de la même raison qui t'éclaire sur le présent » (1)? Nous pouvons du moins tomber d'accord qu'elle ne s'adresse guère à la jeunesse. Le degré de sagesse d'être éclairé sur le présent par la raison ne peut pas être attendu d'elle, mais seulement de l'homme mûr ayant beaucoup réfléchi et dont l'expérience aura affermi la raison au point de lui permettre de remplir l'office que lui assigne

(1) *Pensées de Marc-Aurèle*. Traduction J. P. DE JOLY. Collection Antiqua, Paris. Livre VII^e, VII.

le philosophe. Je crois qu'il est donc utile de tenter de jeter quelques lueurs sur les énigmes qui se posent aux jeunes gens tout en sachant que peut-être je ferai apparaître davantage certaines ombres.

CHERS ÉTUDIANTS ET ÉTUDIANTES,

Le débat n'est pas près d'être clos sur la mission de l'Université. Sans doute ne le sera-t-il jamais, d'abord parce qu'il paraît permanent par nature, touchant à une question de caractère universel. Ensuite, à cause de l'évolution des idées, qui fait changer constamment les aspects d'une telle question.

J'y touchais déjà dans mon allocution de l'an dernier, en spéculant sur le caractère plus ou moins professionnel des études universitaires. Je voulais mettre en garde surtout contre des opinions trop tranchées, alors qu'en cette matière, la réalité est aussi complexe que la vie.

J'ai été très intéressé de rencontrer dernièrement une confirmation de mon point de vue dans le compte rendu d'une allocution prononcée le 25 novembre 1951 par mon Collègue le Professeur Jean HAESAERT, de l'Université de Gand (1). Selon lui, la loi organique de l'enseignement supérieur belge lui assigne la préparation à l'exercice d'une profession et il admet que cela constitue une base très appropriée pour la définition de l'activité universitaire. Il souligne l'importance éminente de la profession : elle forme le fonds solide sur lequel est édifiée la Société et qui fixe le but de l'Université. Il conclut en souhaitant que l'Université fasse de ses étudiants de bons professionnels, afin qu'ils deviennent de bons savants, de bons citoyens, de bonnes gens. Je ne puis faire état des opinions de M. HAESAERT sans noter,

(1) *Alumni*, tome XXI, n° 1-2. Juin 1952. « Universiteit en Gemeenschap » (Samenvatting van de rede van Prof. Dr HAESAERT), p. 229 et suiv.

par souci d'exactitude, qu'il estime d'ailleurs que l'Université, du moins la Faculté de Droit, ne remplit pas sa mission d'une manière satisfaisante, mais ceci est en dehors de mon sujet. Ce qui m'intéresse, c'est de trouver là des opinions, auxquelles je souscris dans l'ensemble, exprimées par un philosophe, un juriste et un secrétaire perpétuel d'académie, bref par un humaniste, d'une manière plus catégorique que par moi-même, ingénieur impénitent, technicien, matérialiste par profession et plus que suspect de sentir le fagot.

Cela m'intéresse au point que je me permettrai même d'apporter certaines retouches aux opinions de mon éminent collègue gantois. D'ailleurs, il constate lui-même qu'il s'agit à l'Université d'une profession très particulière, *d'une profession fondée sur la Science*.

A mon avis, cette remarque est indispensable, essentielle et fondamentale, tellement que les deux notions de science et de profession sont confondues selon mon opinion. Le professeur dans la salle de cours, comme le juge et l'avocat au prétoire, le médecin au chevet du malade et l'ingénieur dans ses travaux font œuvre de science dans l'exercice de la profession. Il est intolérable de limiter le champ d'action de la science aux seules institutions universitaires. Le praticien doit non seulement garder le contact avec la science, mais il est même utile et louable qu'il y contribue. D'autre part, et je développais déjà cette idée dans mon allocution de l'an dernier, il est nécessaire que les travaux scientifiques des Universités soient vivifiés par les professions si l'on veut éviter qu'ils deviennent artificiels. C'est précisément le reproche que Monsieur le Professeur J. HAESAERT articule au sujet de la science juridique des Facultés de Droit. Je crois que souvent il est utile que des enseignements universitaires soient faits par des praticiens ou par d'anciens praticiens.

Je me résume en disant qu'il faut mettre fin au dilemme : Science ou Profession. Il faut y substituer

l'entité binaire : Science et Profession. J'espère que cette clarification aidera à dissiper beaucoup de doutes dans l'esprit des jeunes gens, troubles qui sont souvent très pénibles et quelquefois même générateurs de conséquences désastreuses. J'ai gardé sur ce point le souvenir d'expériences personnelles, vécues lors du passage de la candidature aux années spéciales, heureusement sans suites graves, mais néanmoins peu favorables. Ces expériences sont susceptibles d'être fortement atténuées par une gradation psychologiquement, scientifiquement et professionnellement exacte des programmes d'études. Je ferais sur ce point volontiers miennes une partie des critiques que le Professeur J. HAESAERT énonce au sujet de l'enseignement du droit, pour les appliquer à d'autres enseignements et j'espère, dans l'intérêt des étudiants et des études, que des améliorations pourront finalement être réalisées en ces matières.

Ces questions intéressent-elles vraiment les étudiants ? Je crois que la plupart d'entre eux n'y sont pas indifférents. N'est-ce pas dans un périodique étudiantin que j'ai trouvé cette opinion que l'Université risque d'être un étouffoir ⁽¹⁾. Si la forme en est un peu excessive, l'idée n'en est pas moins à retenir, mais il faut s'entendre à son sujet. Tout comme la Société, la profession semble un étouffoir ou, si l'on préfère, l'est pour tout rebelle à toute contrainte. Je reviens encore à l'empereur philosophe pour lui emprunter une maxime que, cette fois, je juge impérieuse, obligatoire et bien propre d'ailleurs à l'excellence universitaire. « Ne fais rien sans réflexion, ni autrement que dans toutes les règles de ton métier » ⁽²⁾.

Règle d'or et critère absolu à la fois de toute activité professionnelle et de tout travail scientifique, cette pensée éclaire et résoud le conflit entre l'étudiant et l'Uni-

(1) *Université*, année 4, n° 1. Octobre 1950. « Octobre, mois des bonnes résolutions », p. 18.

(2) *Pensées de Marc-Aurèle*, op. cit. Livre IV^e, II.

versité. Celle-ci doit précisément apprendre à l'étudiant à réfléchir, selon ses dispositions à cet exercice, et elle doit aussi apprendre à l'étudiant les règles du métier scientifique, dans la mesure de ses capacités. C'est là ce que l'on appelle à juste titre des *disciplines*, c'est-à-dire des contraintes. Il est compréhensible que l'Université puisse ainsi créer une impression d'étouffement. Ce n'est après tout qu'un indice de l'avidité de savoir de la jeunesse, poussée parfois jusqu'au point de vouloir connaître avant d'avoir appris. Le latin sans peine, le grec sans larmes, le calcul intégral à la portée de tous sont surtout des appâts propices au commerce de la librairie, mais les Universités ne peuvent guère y trouver leurs canons pour apprendre aux jeunes gens la réflexion et les règles du métier au sens universitaire. Tous comptes faits, ayant réfléchi à ces questions longtemps avant d'être appelé au rectorat, je ne crois pas qu'il soit possible de réformer profondément les méthodes universitaires. Comment d'ailleurs comprendrait-on autrement que ces méthodes soient fondamentalement les mêmes dans tous les pays, à des nuances près, de caractère purement national.

Ceci n'exclut certes pas la possibilité d'améliorations, dont je crois que d'importantes pourraient être obtenues par des changements insignifiants, sauf peut-être à certains points de vue personnels. Cependant, globalement et en dépit des critiques du Professeur J. HAESAERT, je crois que les Universités s'efforcent d'apprendre aux étudiants les règles du métier aussi bien qu'il leur est possible. Il faut reconnaître que l'étude de ces règles ne peut jamais être identiquement l'exercice du métier ; elle ne peut en approcher que progressivement sans jamais l'atteindre, quelle que soit l'importance donnée aux travaux pratiques.

Le point le plus délicat est peut-être le développement de la réflexion. Là gît le conflit le plus aigu entre l'étudiant et l'Université, ou la plus grande incompréhension,

celle que les professeurs ont le dépit de découvrir aux examens. Je dois reconnaître qu'il est peut-être difficile d'apprendre à d'autres à réfléchir, bien que de bonne foi les professeurs puissent s'imaginer qu'ils le font. Les étudiants acceptent-ils l'opinion que du moins les professeurs ne les empêchent pas de réfléchir? Je crains qu'elle sera contestée et, pour être équitable à l'égard des étudiants comme à l'égard des professeurs, je dirai que les étudiants peuvent s'imaginer de bonne foi avoir le droit de la contester. Ils invoqueront notamment la surcharge des études, le caractère formel des programmes, que sais-je encore.

A ce propos, en vue d'éclairer les étudiants, je voudrais à nouveau écarter les apparences pour dégager le principal. Il y a naturellement quelques contradictions immédiates entre l'étude des règles du métier et le développement de la réflexion. La première exige tout du professeur, par définition. Il est compréhensible qu'il s'y consacre spécialement, il est honorable qu'il le fasse scrupuleusement et qu'il ne sacrifie pas volontiers aucune règle du métier, même en s'en tenant aux rudiments. Il est respectable que le professeur désire même tenir son enseignement up-to-date. S'il ne le faisait pas, il s'exposerait à la critique des étudiants, qui sont prompts à reprocher qu'un cours soit encombré de vieilleries. Ici encore, il faut se méfier des apparences. Les prétendues vieilleries peuvent être des principes fondamentaux immuables, indispensables à la connaissance des règles du métier, auxquelles les nouveautés du dernier bateau peuvent n'apporter que des appoints épisodiques, parfois même fallacieux. En principe, l'étudiant doit tout de même se considérer comme moins bon juge des règles du métier que le maître. La critique est souvent irréfléchie. Certes, l'esprit critique est indispensable à la science et même dans la profession il en faut, cela peut faire partie des règles du métier. Mais il doit être subordonné à la réflexion et ne peut en aucun

cas en tenir lieu. C'est là un écueil que beaucoup de jeunes gens ont, je le crains, de la peine à éviter.

Cependant, il se peut que les étudiants n'aient pas assez de temps disponible pour la réflexion. La crainte que beaucoup d'entre eux utilisent à d'autres fins le temps qui leur serait laissé pour la réflexion ne justifie pas qu'ils en soient privés.

Car la pensée de Marc-Aurèle s'applique au maître également, et la limite de l'étude des règles du métier se trouve naturellement là où cesserait la réflexion. Qui oserait prétendre que la limite ne soit jamais dépassée? Je ne pourrais que donner le conseil aux étudiants de ne pas être trop sévères pour ces honorables errements et je reviens à la remarque que je faisais précédemment, que cela ne doit pas les empêcher de réfléchir, puisqu'aussi bien ils trouvent le temps pour la critique. Ils auront d'autant plus de droit à s'élever contre toute surcharge des études qu'ils apporteront plus de preuves de leur capacité de réflexion personnelle.

Je crois réellement qu'en ce qui concerne la réflexion, on attend surtout des étudiants qu'ils y soient actifs par eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils saisissent les occasions de réfléchir que leur procure nécessairement l'enseignement, mais qu'ils n'attendent pas passivement des obligations extérieures de réfléchir. Quelle est la signification des *examens de maturité* auxquels on les soumet éventuellement avant leur admission aux études universitaires, sinon de contrôler l'aptitude à la réflexion active et personnelle? Apprendre à réfléchir ne débute pas au niveau universitaire, mais s'étend tout au long des cycles d'études, depuis le primaire. L'idéal serait que l'exercice de la réflexion soit intégralement développé avant l'accès à l'enseignement des règles du métier. J'hésite à porter un jugement sur ce point, tant je crois qu'il faut être prudent et faire la part de toutes les influences complexes qui conditionnent la maturité du jeune étudiant au seuil de l'Université, y compris celle de sa propre nature. Je

me résume encore en disant que si, pour apprendre les règles du métier, l'étudiant doit compter loyalement sur le professeur, pour ce qui est de l'exercice de la réflexion, il doit surtout s'y appliquer lui-même, en cherchant à satisfaire aussi le professeur sur ce point.

Qu'en est-il finalement du résultat de tant de peines à suivre la voie ardue qui mène aux étoiles, puisqu'aussi bien tous les étudiants de ce pays ont choisi ce symbole figuré pour marquer les étapes de leur avancement dans les études. Il est, je le crois sincèrement, meilleur que nous le pensons, qui en jugeons dans tous les milieux : professeurs, étudiants, familles, public, d'une manière trop intéressée, c'est-à-dire passionnée et sans recul d'aucune sorte. Il ne nous sera pas donné de connaître le jugement avec le recul du temps, mais nous pouvons le connaître avec le recul de la distance. J'ai lu dans la Feuille d'avis du 19 juillet 1952 de l'Association des Ingénieurs sortis de l'Université de Liège l'annonce suivante : « Importante société de Philadelphie désire engager une vingtaine de jeunes ingénieurs *ayant fait leurs études en Belgique* et qui seraient désireux de faire carrière aux États-Unis. » L'on me dira que cela s'explique par une pénurie d'ingénieurs aux États-Unis. C'est exact, mais cette pénurie existe aussi en Belgique, tandis qu'elle n'existe pas dans d'autres pays qui traditionnellement exportent un surplus d'ingénieurs aux États-Unis, pays dont la réputation universitaire est exemplaire. Si des firmes américaines demandent des jeunes ingénieurs *ayant fait leurs études en Belgique*, alors qu'elles peuvent en trouver ailleurs plus facilement et suivant un usage plus établi, je n'y puis voir qu'un hommage rendu à l'enseignement universitaire belge des ingénieurs et qui lui procure une belle revanche sur des critiques inconsidérées exprimées jadis au sujet de ses insuffisances quant aux réalités industrielles. On serait surpris qu'une société importante de Philadelphie laissât à désirer quant au souci de ces réalités. Peut-être m'objectera-t-on que ceci

est trop exclusivement professionnel et que le deuxième aspect de mon entité binaire, le scientifique, n'y paraît pas assez. En fait, le jugement existe avec le même recul de distance. Actuellement, parmi les professeurs et les chercheurs les plus en vue de diverses Universités américaines très importantes, de premier ordre, figurent un nombre respectable de nos jeunes compatriotes. Certains y ont acquis déjà, après peu d'années, une telle place que l'on peut être assuré qu'ils y parviendront à des situations scientifiques de premier plan. Cela n'est pas entièrement neuf ; il y a eu déjà d'illustres professeurs belges disparus aux États-Unis ; j'en connais au moins deux, BAEKELAND le chimiste et SAUVEUR le métallurgiste. Mais c'étaient des isolés, tandis que maintenant le nombre des savants belges aux États-Unis devient assez considérable pour qu'ils puissent être cités au même titre que les scandinaves, les suisses, etc.

Ce jugement extérieur, sanctionné par des faits plus significatifs que de simples appréciations, doit recevoir comme saine interprétation que notre organisation de l'enseignement universitaire, fixée par son statut de caractère binaire, sans être parfaite, a cependant des mérites et répond, tous comptes faits, à sa destination. Un ancien étudiant liégeois, devenu professeur dans une grande Université américaine très cotée, me disait récemment que si la conception de l'enseignement universitaire aux États-Unis présente certaines supériorités sur la nôtre, à d'autres points de vue, par contre, la nôtre lui est supérieure. Cette opinion était certes objective et autorisée et mon impression était que les différences sont surtout en rapport avec l'état différent des mœurs, conditionnées par toutes sortes de circonstances naturelles et autres.

Donc, chers étudiants et étudiantes, vos Universités ne sont pas des étouffoirs et si vous en éprouvez réellement le sentiment, après réflexion, il faut le combattre résolument. Il vous faut non pas vous résigner à la voie

ardue, il faut la comprendre, l'accepter et même la désirer en raison du résultat auquel elle mène, qui est la connaissance. Il est impossible que la connaissance soit acquise sans peine. La seule voie pour l'étudiant d'acquérir la connaissance est la voie ardue de l'étude, avec le ferme soutien de maîtres qui, après avoir été formés de la même manière, poursuivent la même voie, la voie ardue, elle aussi, de la recherche. Vous voyez qu'il y a ainsi deux degrés dans cette voie et l'on ne peut atteindre le deuxième sans franchir le premier. J'admets que cela puisse être un étouffoir pour les velléités de ceux qui manquent de courage et de résolution. Les chemins de traverse et les sentiers fleuris ne conduisent pas à la connaissance et à la recherche scientifique, mais il y a naturellement d'autres voies pour d'autres activités humaines, mêmes intellectuelles. Selon l'aphorisme de Claude BERNARD, l'expérience est la source unique de la connaissance, mais l'expérience n'est pas accessible sans préparation ; elle exige un degré déjà élevé de connaissance. Elle est, il faut bien le reconnaître, l'apanage des maîtres plus que des disciples. En d'autres termes, les disciples ne peuvent accéder que progressivement à la maîtrise de l'expérience, c'est-à-dire en s'approchant de la situation même de maître. Cette initiation nécessaire et inévitable constitue tout le contraire d'un étouffement puisqu'elle aboutit à une émancipation.

Il y a des correctifs au caractère ardu des études. Je ne veux pas cependant considérer sous cet angle les encouragements sociaux ou scientifiques, pratiquement inconnus à l'époque où j'étais étudiant et actuellement en progrès si constant qu'il semble que les étudiants ne les apprécient pas toujours autant qu'ils ont intérêt à le faire. Dans cet ordre d'idées, je voudrais seulement évoquer les avantages, également plutôt récents et en continuel développement, des rencontres internationales entre étudiants et des facilités de voyage et de délasserment. Mais il y a surtout, il devrait surtout y avoir

l'avantage de la jeunesse, la bonne humeur, l'enthousiasme, la générosité, l'insouciance. Serait-il vrai que tout cela soit obnubilé par l'inquiétude, à laquelle je faisais allusion en commençant.

Je ne le crois, parce que je ne l'observe pas. L'inquiétude de la jeunesse n'est pas la même que celle des hommes d'âge mûr ; j'en ai fait l'expérience personnellement au cours de deux guerres successives. L'inquiétude de l'homme jeune ne concerne guère que lui-même et le temps présent ; l'inquiétude de l'avenir ne le hante pas comme elle fait de l'homme qui a un passé et des responsabilités. Quoi que l'on fasse, l'aspiration de la jeunesse est celle de la confiance et de l'espoir ; elle doit être plus que jamais celle de la volonté et de l'énergie. C'est pourquoi on doit comprendre l'aspiration des jeunes à parvenir plus tôt aux leviers de commande. Cela n'est pas de l'inquiétude, c'est de l'impatience et c'est peut-être le nœud du conflit entre l'étudiant et l'Université, qui bride trop cette impatience, au point d'être qualifiée d'étouffoir.

J'y vois, au total, un indice encourageant de vitalité et de bonne santé ; j'aime mieux des étudiants impatients et critiques qu'un troupeau de Panurge. Non pour la facilité des professeurs, je le reconnais, mais pour la bonne fin de la mission de l'Université.

Ainsi, jeunes gens et jeunes filles, je vous engage à suivre la voie universitaire, avec ses difficultés, en y apportant toute votre personnalité franche et sincère, inquiète ou impatiente peut-être, mais animée et joyeuse tout de même. Vous la quitterez pour la plupart au seuil de la profession, enrichis de la connaissance et de souvenirs qui vous paraîtront bientôt les meilleurs de votre vie. D'autres, moins nombreux, y persévéreront pour gravir les raidillons plus ardues encore de la recherche. Ils n'auront pas choisi la part la plus lucrative, encore que progressivement les encouragements à la recherche aillent en augmentant et que l'on s'efforce de pallier la

précarité de la carrière scientifique, à laquelle l'issue de la profession reste d'ailleurs toujours et très justement ouverte. Mais, à mon avis, ils auront choisi la meilleure part. Surtout si, après avoir surmonté des obstacles toujours plus rudes, l'effort est récompensé par la découverte, terme de l'ascension ardue aux étoiles. J'espère et je souhaite que cette aventure puisse passionner quelques-uns d'entre vous. A ceux-là, je dédie l'acte de foi de Bernard PALISSY : « La Vérité se donne à qui la cherche, mais il faut pour la trouver être veillant, agile et laborieux. »
